A20
19 Feb 44
A 68900

John Carter Brown
Library
Brown University

Remis le 19 juin
la Table à la page
Dernière —

1 Dansse pour M. d. S. M. 1796 p. 1 à 62
2 ode à la Bienfaisance — 1 à 4
3 Mercure Colonial Prospectus. Cap St Dgue 1 à 4
4 avis des frères Batellier. imps. lib.res Cap. 1 à 4
5 abrégé hist.que des travaux de la M.que avec 1 à 82
des Discours à la suite de M. de Mont d'hoy 1791
6 Constitutions de la Rep.e franç.e de l'an 2. 1 à 192
7 Considérations sur le Gouvernement et les obligations qui convient à St Dgue. par M. de St Chéron. 1790 1 à 144
8 Bibl.on à la Bib.que de Carde à vrau. 26 7.bre 1790 1 à 30
9 A Mes Concitoyens. Volont. Sort aux 8 août 1790
10 Cont. de Banssan à l'Ass.ée Col.le de Léogane 12 juin 1790
11 Compte rendu par M. Brulley aux Colonies à ses Commettans. Croix des Bouquets. 6 juin 1790 1 à 12
12. Remontrances de Deux Cor.ts Suisses et de Provinces sur St Dgue. 20 Mai 1790 1 à 8
13 Idées Sommaires sur quelques réflexions à faire à l'Ass.ée Col. par Barruel. Cap St Dgue 1790 1 à 46

et autres

29062

1 1.°

DANSE.

PRIOR

DANSE.

ARTICLE

EXTRAIT D'UN OUVRAGE

DE M. L. E. MOREAU DE ST-MERY.

Ayant pour titre : *Répertoire des Notions Coloniales.*

Par ordre Alphabétique.

A PHILADELPHIE,

Imprimé par l'AUTEUR, Imprimeur-Libraire, au coin de Front & de Walnut ſtreets, N° 84.

1796.

RPCB

DÉDIÉ

AUX CRÉOLES.

Par leur Admirateur

MOREAU DE SAINT-MÉRY.

ODE

AUX CRÉOLES.

AVERTISSEMENT.

CE morceau ayant été lû dans quelques Sociétés littéraires de Paris, il en a paru des traits si incorrects & si défigurés, que l'Auteur a cru devoir le publier en entier & tel qu'il l'a composé en 1789.

C'est un des nombreux articles d'une espèce d'*Encyclopédie Coloniale*, entreprise dans le dessein de familiariser l'Europe avec toutes les idées des Colonies, en les lui présentant dans un ordre qui devait aider & simplifier les recherches,

& qui ramenait ſouvent la comparaiſon des diverſes Colonies entre elles.

L'adoption du titre de *Répertoire de notions coloniales* était né de la perſuaſion qu'un ſeul homme ne peut oſer promettre un ouvrage encyclopédique & du déſir qu'avait l'Auteur d'exciter des plumes plus ſavantes à perfectionner & même à rectifier ce qui ſerait ſorti de la ſienne.

Des obſtacles de plus d'un genre enchaînent encore le zèle qui avait inſpiré ce plan.

DANSE.

ARTICLE

Extrait du Répertoire de Notions Coloniales, par ordre Alphabétique (*).

IL ſerait extrêmement ridicule de chercher quelle a pu être l'origine de la danſe, puiſque ce ſerait lui en ſuppoſer une autre que celle de tous les grands mouvemens

(*) Cet article a été rédigé au commencement de l'année 1789.

de l'ame qui appartiennent aux paſſions. En effet, celui qui éprouve un tranſport d'allégreſſe, l'exprime par des mouvemens ſemblables en tout à ceux de la danſe; & ſi cette joie eſt commune à pluſieurs individus, il eſt naturel que s'uniſſant preſque involontairement, par les mains, par les bras, d'une manière qui les enchaîne en quelque ſorte les uns aux autres, leurs mouvemens ſe mêlent & ſe confondent.

Sans doute il y a un immenſe intervalle entre cette expreſſion de la joie de l'homme ſimple & les graces voluptueuſes de la danſe des peuples civiliſés; mais il eſt facile de voir qu'en cela, comme en une foule d'autres choſes, l'art n'a fait qu'embellir la nature.

Malgré le tumulte & la confuſion que

produiſent les élans de la joie dans des individus réunis en certain nombre, dès que ces élans prennent le caractère de la danſe, même la plus groſſière, il s'établit une ſorte d'enſemble & de ſimultanéité, qui finit par les diriger. On en a la preuve dans la danſe ronde qui eſt évidemment la danſe primitive, puiſqu'elle eſt réellement la danſe champêtre, & qu'elle redevient le partage des peuples ramenés du plus haut degré de civiliſation à l'état d'aſſerviſſement, comme on peut l'obſerver chez les Grecs modernes. Dans la danſe ronde, chaque perſonne eſt liée au cercle, chaque perſonne voit toutes les autres, & la chaîne que forment tous les bras, devient le régulateur des mouvemens des danſeurs.

On conçoit comment, lorsque le nombre de ceux-ci a été trop grand, lorsque la danse n'a pas été l'effet d'une satisfaction subite, mais l'expression d'un souvenir gai, ou un moyen de trouver le délassement dans le plaisir, on aura substitué aux cris dissonans & bizarres d'une foule presque en délire, les accens de quelques voix. On aura remarqué ensuite qu'un seul chanteur donnait plus d'ensemble à la danse & la voix la plus bruyante aura eu les premiers honneurs, jusqu'à ce que le goût qui, quoique tardif quelquefois, arrive toujours pour inspirer des graces nouvelles, ait appris à préférer des sons flexibles aux éclats d'un gosier rustique.

L'Amour, ce grand précepteur, aura dit à son tour que la voix mélodieuse d'une

bergère ajoutait encore quelque choſe au plaiſir. Enfin la découverte des inſtrumens de muſique ſera venue prêter à la danſe des charmes inconnus juſqu'alors, en la rendant plus animée, en la prolongeant d'avantage; & Syrinx plaintive ſous les lèvres brûlantes du dieu Pan, aura porté dans l'ame des ſenſations nouvelles, & de nouvelles ſemences de volupté.

Ce tableau raccourci qui offre cependant une longue ſuite de ſiècles, nous mène à preſſentir tous les progrès de la danſe. Nous conçevons comment ſe prêtant aux caractères des divers peuples & même aux idées des différentes claſſes du même peuple, elle a pû recevoir toutes les modifications; & ne pouvons nous pas voir dans le même jour, la joie pure des habitans

des champs, qu'une muſette ou un violon diſcors fait ſauter en rond avec des mouvemens que la légéreté ne conduit pas, & la magie enchantereſſe des Guimard, des Saunier, des Miller, des d'Auberval, des Veſtris, des Gardel, des Théodore, des Nivelon, des Laborie, dont les graces, & la volupté, dirigent chaque pas.

Les anciens avaient des danſes ſolennelles qui prenaient un caractère analogue aux perſonnages qu'on célébrait, à l'événement qu'on rappellait. Tantôt graves, tantôt vives, quelquefois préſidées par la pudeur la plus auſtère, d'autrefois capables de l'alarmer, elles peignaient toujours ou le génie d'un peuple ou ſes opinions.

Quelquefois la danſe était deſtinée à retracer l'image des combats, afin que juſques

dans ſes plaiſirs, le guerrier pût nourrir ſon ame des ſentimens qui le faiſaient voler à la gloire ; & le ſouris d'une jeune beauté annonçait au Spartiate qu'elle l'attendait au retour de la conquête. Un fait glorieux était reproduit, de la même manière, ſous les yeux d'un peuple tout entier, & l'amour de la patrie, réveillé dans les cœurs avec tout le preſtige des ſens, y faiſait éclater le ſerment de vivre & de mourir pour elle. Quel moyen plus puiſſant pour enflâmer ces hommes qu'un grand courage rend quelquefois les bienfaiteurs de leur pays, lorſqu'ils ſont aſſez vertueux pour redouter eux-mêmes d'en devenir le fléau, que ces danſes où le triomphateur s'enivrait encore en contemplant la peinture de ſes belles actions, d'où l'on avait fait diſparaître

l'affreux aſpect du carnage, pour ne donner à la victoire que des charmes ſéducteurs !

Il n'y a pas eu juſqu'aux religions qui n'ayent adopté des danſes propres à les maintenir, à les propager ou à conſerver l'idée de leurs baſes primitives ; le ſouvenir des danſes célèbres conſacrées à Bacchus eſt arrivé juſqu'à nous. Le tems n'eſt pas encore très-éloigné où parmi les Chrétiens mêmes, à certaines époques & dans des jours remarquables, les prêtres & les fidelles ſe tenant par la main, danſaient en rond dans les égliſes, en admettant à cette expreſſion d'une joie ſainte ; les vierges timides dont le regard humble & les charmes innocens, montraient le plus bel ouvrage de la nature.

La danſe chez les peuples civiliſés eſt aſſujettie, comme preſque toutes les autres

parties de leurs mœurs, aux caprices de la mode, tandis que les peuples ſimples ou ſauvages, pour me ſervir de l'épithète que l'orgueil employe à leur égard, conſervent une danſe, en quelque ſorte invariable. Une plus grande ſomme d'idées offrant plus de combinaiſons, la variété en tout genre ne peut guère être l'attribut que d'un peuple plus perfectionné; & peut-être la danſe des divers peuples pourrait-elle ſervir, comme d'échelle graduelle, pour connaître leur degré de civiliſation. On ſent, par exemple, qu'une vie uniforme, des jours conſacrés preſque tout entiers à ſe procurer les premiers beſoins de la vie, ſont peu favorables aux progrès de la danſe.

Cependant cette règle ne ſaurait être

regardée comme abſolue, parce qu'elle eſt encore dépendante & du climat & du genre de nourriture de chaque peuple.

Dans les Zônes que la nature a livrées à un froid exceſſif, elle n'a créé que des êtres capables de lutter continuellement contre elle, & de braver toutes ſes rigueurs. Obligés de s'enterrer, pour ainſi dire, pendant un long eſpace de tems; forcés par des vents impétueux, & par toutes les agitations de l'atmoſphère, à vivre, preſque ſans communication les uns avec les autres, ils prennent quelque choſe de la férocité des bêtes fauves auxquelles ils ont arraché leurs vêtemens. En un mot, l'homme de ces affreux climats n'a que la force en partage; mais la force produit la rudeſſe des mœurs, & ſi elle n'éteint pas la ſenſibilité, elle

émouſſe du moins ces ſenſations délicates qui appartiennent à la volupté. Comment la danſe, cette fille du plaiſir, oſerait-elle ſe montrer au milieu de glaces & de neiges preſque éternelles !

Dans les climats tempérés au contraire, la renaiſſance des beaux jours excite dans tous les êtres un mouvement ſecret dont le charme irréſiſtible ſemble procurer une exiſtence nonvelle. L'horizon s'éclaircit, l'azur des Cieux reparaît, la terre reprend ſa verdure, les prés commencent à s'émailler, l'air eſt devenu un baume réparateur ; par-tout la nature eſt douce & ſuave, & les feux de l'aſtre qui la féconde, embelliſſent encore ſes brillantes draperies ; tout ſemble avoir une ame & l'entrouvrir au plaiſir. C'eſt alors que la jeuneſſe, heureuſe, même

de son inexpérience, vient folâtrer au milieu des danses champêtres, & goûter un charme délicieux, qui ne peut être vraiment senti que par des cœurs innocens.

Il est cependant des peuples pour les quels ce réveil de tout cequi respire est en quelque sorte perdu ; ce sont ceux qui, ne vivant que de la chasse ou de la pêche, sont obligés de compter le repos pour une jouissance réelle, & qui ne connaissent & n'aiment que de pénibles & utiles exercices. Mais par-tout où l'homme est pasteur ou nourri par les bienfaits de l'agriculture, son ame plus douce, se prête mieux aux impressions du plaisir, & quelle que soit sa simplicité, on le trouve enclin à la danse, & désirant le printems comme l'époque où

où elle ſemble lui être inſpirée par le tableau riant qui le frappe de toute part.

Ce n'eſt que dans les villes où les plaiſirs eux-mêmes ont un air apprêté, qu'on a choiſi pour la danſe la ſaiſon des frimas. Les goûts y ſont aſſez dépravés pour que celui des jouiſſances ſimples faſſe quelquefois place aux folies du luxe, qui préſide ſeul à des bals que fuit la gaité, pour aller briller dans ceux où elle eſt ſûre d'être la compagne du plaiſir. On ſemble cependant regretter alors que la nature ſoit revêtue de deuil pour un long intervalle; on croirait à la peine qu'on prend pour retracer le ſouvenir de ce qu'elle a de ſéduiſant, pour ſe ranimer dans cette eſpèce d'abandon, qu'on épie le retour du printemps; mais non, c'eſt pour les ſeules campagnes

qu'il eſt un bonheur ; & les beautés de nos cités, toujours trop frêles ou trop méthodiques pour aimer le plaiſir qui n'a pas une époque convenue, croiraient ſe rapprocher du villageois, ſi elles prenaient la même ſaiſon que lui, pour des fêtes qu'on pourrait appeler le plus ſouvent une lutte d'amour-propre.

Mais c'eſt pour les climats que le ſoleil ſemble embraſer, que la danſe paraît avoir été créée. Par-tout c'eſt un plaiſir ; là c'eſt une paſſion. Le ſang allumé par une chaleur preſque continuelle, contient le germe de toutes les voluptés, & dans leur rapide exiſtence, les peuples du Midi veulent compter tous leurs momens par des jouiſſances. Ce ſont principalement ceux d'entre eux qui ſont agriculteurs, qu'on voit

aimer la danse avec transport. Le plaisir est un aliment qu'ils savourent avec délice. La nature, toujours animée pour eux, varie ses scènes, sans jamais quitter sa pompe; hâtive, riche, prodigue, elle les accable de ses faveurs; & comme elle leur accorde, pour être juste, moins de jours qu'à l'homme des climats glacés, on croirait qu'ils redoutent d'en perdre un seul instant.

Ce que je viens de dire du rapport qui existe entre la danse & le climat, les mœurs & les habitudes d'un peuple, est facile à vérifier par l'observation, & comme l'Amérique est l'objet principal de mes recherches, il m'est aisé d'y trouver des preuves de ce que j'avance.

Ce serait en vain qu'on chercherait la danse & ses vives agitations chez les

habitans des parties les plus Septentrionales de l'Amérique. L'Eſquimau, glacé malgré la fourrure qui le couvre, ſonge ſans ceſſe à aſſurer ſa ſubſiſtance pour la ſaiſon qui n'a que des tempêtes. Les peuples qui avoiſinent plus le Nord, ſont encore moins aptes que l'Eſquimau à trouver le plaiſir dans la danſe, eux que l'aſtre du jour réchauffe à peine, eux qu'il ſemble fuir pendant de ſi longs intervalles. Ce ſort eſt commun à preſque tous les habitans des mêmes parallèles, & jamais le Lapon ne ſera cité comme un amant de la danſe.

Mais en parcourant l'eſpace compris entre le cinquantième dégré de latitude & la ligne du tropique, on trouve les peuples plus ou moins livrés à la danſe, ſuivant leur climat particulier, leurs mœurs & la

nature de leurs alimens. Je ne parle pas ſeulement des Européens qui ont tranſporté leurs goûts dans le Nouveau-Monde, mais des Indigènes. En effet les ſauvages du Canada, du Miſſiſſipi, & de tout ce vaſte Continent, ſe livrent quelquefois à des danſes, où l'on diſtingue le caractère du farouche Algonquin, celui du fier Natchez, & juſqu'à la fureur de quelques hordes qui, ſemblables à l'ancien Virginien, font éclater leur joie cruelle à la vue de ſacrifices humains. Ainſi l'ame de chaque peuple ſe peint dans ſa danſe, & rien ne prouve mieux que cette diverſité même, qu'elle a l'origine que je lui ai attribuée. Mais tandis que la férocité des uns eſt l'unique cauſe de la démonſtration d'une joie ſanguinaire, les autres plus doux, parce qu'ils trouvent

dans les travaux de la culture une partie de leur nourriture, ſe livrent à des plaiſirs tranquilles. La danſe eſt pour eux un délaſſement, & ſans la guerre qui les rend toujours atroces pour leurs priſonniers, ils n'exprimeraient pas, de la même manière, & la ſatisfaction barbare qu'ils trouvent à les immoler, & le plaiſir pur qui les anime quelquefois.

Une obſervation générale nous apprend que la danſe de tous les peuples ſauvages, compris entre le vingt-cinquième & le cinquantième dégré, eſt toujours triſte & monotone. Un tambour ſur lequel on frappe, & quelques chanſons qui imitent aſſez la pſalmodie, ſont les excitateurs de mouvemens où la force & le ridicule ont ſeuls quelque part. C'eſt ſur-tout depuis que

l'insatiable cupidité des Européens a douné le goût immodéré des liqueurs fortes à ces hommes dont il fallait plutôt adoucir qu'irriter les passions, que leurs danses sont devenues encore plus lugubres, & qu'elles ont été la cause de divisions, de querelles & de combats.

Maintenant si nous considérons les habitans qui sont entre les tropiques, nous les trouverons charmés de la danse, & s'y livrant avec plus ou moins de volupté; car il est encore vrai par rapport à eux que la température locale, & leur genre de vie influe sur ce plaisir comme sur tous les traits de leur caractère. La Guyane suffit seule pour faire cette preuve, puisque les Indiens chasseurs y sont peu disposés à la danse qui serait presque une fatigue

nouvelle pour eux, tandis que les Indiens cultivateurs la chériſſent & la comptent au nombre de leurs plaiſirs les plus doux.

Tout confirme donc ce fait, que la danſe eſt une ſorte de frénéſie, pour les êtres ſoumis à l'action plus directe & plus conſtante de l'aſtre du jour : ils s'y livrent ſans réſerve, & lorſqu'elle amène la fatigue, le déſir qui ſubſiſte encore n'attend que de nouvelles forces pour reproduire les mêmes jouiſſances.

On a une nouvelle preuve de cette influence du climat dans les Colonies de l'Amérique, en comparant les danſes de leurs habitans avec celles de leurs différentes métropoles européennes.

La mode y montre, à cet égard, autant d'empire que dans ces métropoles mêmes;

c'eſt-à-dire, que dans les Colonies françaiſes, par exemple, le menuet a eu ſon règne, puis la contredanſe à rigaudon, ou à pas d'allemande. Tantôt c'eſt l'anglaiſe qui ravit les ſuffrages ; tantôt il faut ſavoir valſer & faire des *jetés-batus*, ou renonçer à figurer parmi les danſeurs à réputation. Mais ce qui appartient au climat, c'eſt la vivacité, c'eſt la durée de la paſſion pour la danſe, c'eſt l'ardeur avec laquelle on cherche à la ſatisfaire, & la crainte qu'on a d'en perdre une ſeule occaſion.

Ces créoles à maintien langoureux, dont l'indolence ſemble être le goût dominant, prennent un nouvel être au bal. Dans tous leurs mouvemens eſt une grace naïve & touchante ; leurs regards ſont animés, on y voit naître & briller la volupté ; preſſant encore de leurs pas légers une

meſure que les Européennes auraient peine à ſuivre, on croirait qu'elles redoutent de ne pas atteindre le plaiſir qui les entraîne vers lui. Et qu'on ne croye pas que la chaleur ſoit un obſtacle à une auſſi vive jouiſſance, les feux du climat deviennent ceux du déſir. On murmure quelquefois contre la trop courte durée des nuits paſſées au bal & contre le retour du ſoleil qui avertit qu'il faut enfin goûter le repos. Dans l'intervalle d'un bal à un autre on ſe plaint fréquemment d'une longue attente qui ſerait inſupportable ſans les ſoins que procure le projet de briller dans un nouvel ajuſtement. Un goût exquis veille à ſon accompliſſement, & tout ce que des vêtemens légers peuvent encore ajouter à l'élégance des femmes des pays chauds eſt mis en uſage. Ah! puiſque

plaire eſt pour ce ſexe charmant le bonheur ſuprême, ſachons lui gré de tant de recherches pour arriver à ce bonheur, qui aſſure le nôtre!

Mais qui pourrait décrire tous les mouvemens qui ſe ſuccèdent & ſe confondent dans le cœur de cette jeune Créole, à laquelle la nature ſemble avoir tout prodigué pour ſéduire, lorſqu'en arrivant au bal, tous les regards ſe tournent vers elle! Un art enchanteur a préſidé à ſa toilette; & il l'a d'autant mieux ſervie, qu'il a ſu ſe cacher dans ſon propre triomphe. Il n'eſt pas une fleur, pas un nœud, qui ne doive ſa place à une étude heureuſe, & l'on croirait que le hazard a tout diſpoſé. Elle inſpire la volupté, & ſes yeux qui la peignent ſont encore embellis par le charme que la

décence ſait y mêler. Son miroir lui avait dit juſqu'à quel point elle était touchante ; mais les éloges qui l'environnent ſont un hommage mille fois plus doux.

Ces éloges redoublent à l'inſtant où le ſon des inſtruments fait éclore de nouvelles ſéductions. Un pas léger, un bras flexible, une taille ſvelte, des mouvemens faciles & gracieux, la rendent encore plus dangereuſe. Peu-à-peu ſon teint ſe colore, ſes yeux décèlent l'émotion de ſon ame, elle ne garde bientôt plus de ſa précieuſe timidité, que ce qu'il en faut pour qu'elle paraiſſe encore plus belle.

Quel charme puiſſant le plaiſir a mis dans la danſe ! Ces mains qui ſe touchent, ces bras qui s'entrelacent, ſont autant de conducteurs électriques à l'aide deſquels il

il produit un effet auſſi prompt que ſûr. Et comment l'ame échapperait-elle à d'auſſi délicieuſes ſenſations, que tout favoriſe à l'envi ? Déjà l'un des ſens eſt vivement ému par le bruit des inſtrumens ; la vue eſt flattée de tout ce que la mode a fait inventer pour elle, de tout ce qu'un bal réunit d'attraits dans les beautés qu'il raſſemble ; l'odorat eſt charmé par les parfums que la toilette emploie ; & quand toutes ces cauſes ſont aidées par la ſenſation de la danſe même, leur puiſſance eſt preſque irréſiſtible. Que l'amour la connaît bien cette puiſſance, que ſon empire eſt grand dans un bal, & qu'il l'y exerce avec de nombreux ſuccès !

Et comment en ſerait-il autrement ?

Cette jeune beauté à qui une mère prudente & même ſévère, répète ſans ceſſe, que la timidité eſt l'apanage de ſon ſexe, à qui l'on eſt toujours prêt à reprocher une légèreté, une inconſéquence, que l'on environne de ſoins pour la garantir de mille propos flatteurs, eſt cependant conduite dans un bal comme pour y faire une expérience contraire. Le maître à danſer lui a dit qu'on devait fixer d'un air aimable celui avec lequel on danſe; il lui a enſeigné toutes les graces de ces attitudes qui égarent l'imagination; ſa main qu'elle ſait bien qu'un homme ne doit pas toucher, eſt cependant touchée & même preſſée au bal par une heureuſe main; dans les courts repos d'une contredanſe, elle ne peut pas empêcher que ſon danſeur ne la trouve

charmante, ne le lui dise, & ne le lui répète. Je sais bien que l'esprit se défend & échappe à tant de périls ; mais si le cœur trouble & égare l'esprit ?

Ah! il faudrait n'avoir jamais dansé avec l'objet qu'on aime, pour ignorer la force de ce magnétisme trop réel. Qui n'a pas dû un succès quelconque à ce plaisir où l'ame est conduite à une sorte de délire! En vain les mères attentives & les époux jaloux redoubleront de surveillance ; qu'ils sachent bien que s'il existe des bals, les objets qui leur sont chers y inspireront des sentimens tendres, & qu'on n'est pas toujours insensible aux maux qu'on a causés.

L'influence de la danse est généralement connue dans les Colonies, sur-tout dans

celles où l'on a adopté l'uſage de choiſir le carnaval pour le tems des bals. On y dit, lorſque cette époque approche, que le tems des mariages avance ; car l'on a vérifié que c'eſt au bal que commence le projet d'un grand nombre d'unions ; peut-être même ſerait-il juſte d'attribuer à ce motif quelque choſe de l'empreſſement qu'on montre alors pour la danſe.

Ce ſerait ici le moment de citer un uſage que j'ai obſervé dans quelques Colonies, & notamment à Saint-Domingue ; c'eſt celui de ſe livrer dans le carnaval à une dépenſe d'ajuſtemens qui contraſte quelquefois avec la fortune des jeunes perſonnes qui en ſont l'objet. On veut, je le ſais, les rendre encore plus attrayantes, & leur préparer la conquête d'un mari ; mais j'oſerai dire

que ce ſyſtême en a peut-être éloigné plus d'un; & l'homme raiſonnable qui remarque un goût de luxe & de dépenſe qu'il craint de ne pouvoir pas ſatisfaire, réſiſte à ſa propre inclination.

Jugez donc de ce qu'il doit penſer dans les lieux où l'on a vu des femmes aſſez orgueilleuſes, ou aſſez ridicules, pour affecter de changer juſqu'à cinq fois d'habillemens dans le même bal, & croire qu'elles auraient à rougir ſi l'habillement qu'elles avaient montré dans un bal, avait jamais reparu dans un autre. Ce n'eſt pourtant pas à de jeunes Créoles que leur amour propre abuſe trop facilement, que j'adreſſe ce reproche, mais à des parens qui devraient penſer que celle qui eſt deſtinée à devenir mère de famille, inſpire peu

le désir de l'adopter à ce titre, quand elle montre des goûts & futiles & dispendieux.

Autrefois le plaisir de la danse était affaibli par une autre espèce d'amour propre qui avait fait inventer un cérémonial pour tous les bals particuliers. Il fallait une grande méthode & même des recherches pour arrêter par qui le bal devait être *ouvert*, & dans quel ordre chaque invité devait danser son premier menuet. Il y avait un maître des cérémonies, quelquefois même plusieurs, dont les fonctions étaient tout à la fois pénibles, désagréables & même dangéreuses: pénibles, parce qu'il fallait veiller sans cesse à ce que la liste fut suivie : désagréables, parce qu'il était presque impossible que quelque douairière ne prétendît pas qu'on la faisait danser hors

de son rang, & après une femme dont elle faisait alors la généalogie avec des notes d'autant plus critiques, que la préférée étoit plus jolie : dangéreuses, parce que tous les mécontentemens rejaillissaient sur le maître des cérémonies, qu'on chargeait quelquefois de défendre l'entrée du bal ou à des personnes non invitées, ou aux masques, & que dans des lieux où l'on a la passion de la danse, & où l'on n'est pas exempt de susceptibilité, on endure difficilement un pareil refus. Aussi tel maître de cérémonies était-il obligé d'aller compromettre sa vie pour soutenir la dignité de sa place.

Enfin l'on a senti qu'un divertissement n'était pas un cours d'étiquettes, & depuis long-tems, après que les grands parens ont

feint de commencer un menuet & se sont embrassés, des contredanses se forment sans choix. C'est au maître & à la maîtresse de la maison à veiller à ce que tout le monde se livre à l'amusement. Si quelque danseuse est délaissée, un jeune parent, un ami complaisant se dévoue & promène, du moins, celle qui ne sait pas que le défaut de charmes ou de graces est irrémissible au bal.

Craint-on que l'ardeur des danseurs ne les trompe, ou supprime par intervalles, quelques-unes des contredanses ; on fait danser des menuets ou par des personnes d'un âge mûr, qui, prenant ainsi part à la joye commune, l'excitent encore, ou par des danseurs dont les talens sont capables d'obtenir des applaudissemens, malgré la

ſévérité avec laquelle on s'eſt accoutumé à juger le menuet depuis quelques années. Lorſque l'on voit que les danſeurs n'ont plus que du courage, lorſque des danſeuſes parlent de retraite, ce qui eſt une eſpèce de ſignal pour toutes les autres, les Allemandes, l'Anglaiſe ou le menuet Congo, viennent encore employer quelques heures qui ne ſont ni les moins gaies ni les moins rapidement employées.

Le bal ceſſe enfin, & telle danſeuſe qui a pris une place pour le commencer, ne la quitte que parce qu'il a fini. Les embraſſemens des jeunes perſonnes ſont accompagnés de promeſſes de ſe trouver au premier bal projetté, & chacune d'elles va repoſer des attraits que la fatigue rend encore plus touchans, & auxquels le plaiſir

a donné un caractère encore plus séducteur. Heureux l'amant qui ramène celle qu'il aime, & qui a éprouvé que la danse est une des inventions les plus propices à l'amour ! Plus heureux encore celui qui trouve la volupté dans ce trouble des sens, & qui sait tout ce qu'un bal peut ajouter au bonheur qu'on peut goûter avec une jolie Créole.

Comme la passion de la danse est quelquefois nuisible à la santé dans un climat où les veilles sont pénibles, & qu'il était difficile de faire goûter, sur ce point, les préceptes les plus évidens, on a imaginé à Saint-Domingue, depuis l'année 1780, de substituer aux bals publics de nuit, des bals appellés *Redoutes*, qui ont lieu deux fois par semaine, & qui ne durent

que depuis cinq heures du soir jusqu'à neuf. L'amusement est moins long, mais plus fréquent, & les mères n'ont plus le prétexte de la fatigue des nuits pour ne pas aller au bal. J'ai vu de ces redoutes au Cap-Français, où, parmi quatre-vingt femmes, il en était un grand nombre qui auraient rendu un choix très-difficile, même pour le Sultan le mieux instruit des perfections qu'il croit que Mahomet lui réserve dans les célestes Houris.

Autrefois le plaisir de la danse était plus fréquent, parce que la réunion simple & sans apprêt de quelques jeunes personnes & de quelques instruments formait un bal. Mais à mesure que le luxe a étendu son empire ou plutôt ses ravages, on a vu disparaître ces aimables amusemens;

l'on n'a plus danſé que dans des fêtes ſomptueuſes, ou dans des bals publics, où l'eſprit des ſociétés particulières ou *Coteries*, ſe reproduit, entretient & nourrit des rivalités, & offre un grand raſſemblement, où chaque ſociété particulière s'iſole des autres. L'affabilité ſociale, la politeſſe même, y ont encore perdu quelque choſe, & l'on en a la preuve dans les ſcènes trop communes des derniers jours du carnaval, où les bals de nuit qui ont lieu alors, offrent un grand concours de maſques, dont preſque tout le rôle conſiſte à reprocher aux différens petits cercles qui ſe ſont formés dans les bals précédens, & quelquefois avec amertume, les torts dont on croit avoir réciproquement à ſe plaindre.

Sans

Sans l'aſcendant des perſonnes raiſonnables la danſe ne ſe rallentirait pas, même dans la ſaiſon la plus chaude, & l'on peut s'en convaincre par la conduite des affranchis & des eſclaves qui ne connaiſſent pas cette ſalutaire modération. On doit la conſidérer comme une vertu réelle dans les colons blancs, qui donnent lieu à une double obſervation; la première, qu'on peut retrouver chez eux des nuances du caractère national, en ce que le colon Anglais danſe moins que le colon Français, l'Eſpagnol, plus que l'Anglais; & la ſeconde, que les Créols ſe livrent toujours avec plus d'ardeur à cet exercice, que les Européens de la même nation.

Les affranchis & leur deſcendance aiment auſſi la danſe avec tranſport. Ils ſuivent

exactement les blancs dans le choix de leur danse, & la mode leur est commune sur ce point. La danse a cependant eu jusqu'ici un charme de plus pour eux, c'est qu'elle ne leur est pas toujours permise; et la difficulté est un grand assaisonnement pour le plaisir!

Dans certaines Colonies, les affranchies négresses ne dansent jamais qu'entre elles, parce que les autres ne les admettent point à leurs divertissemens. Il n'est pas étonnant que dans des lieux où tous les avantages appartiennent à une seule nuance, les autres individus tirent vanité de s'en rapprocher, & par conséquent que le mélange avec le sang blanc leur inspire quelque idée de supériorité.

Il est un autre orgueil qui a aussi sa

bizarrerie, c'eſt que ſoit dans les lieux où les affranchies de toutes les nuances ſe mêlent entr'elles, ſoit dans les Colonies où des nuances affaiblies forment des claſſes, il y a des bals où les femmes affranchies ne danſent qu'avec des blancs, ſans qu'elles veuillent y recevoir les hommes de la même teinte qu'elles.

Pour que les bals des femmes de couleur puſſent offrir un coup-d'œil agréable, il faudrait qu'elles ceſſaſſent de croire qu'elles doivent faire indiſtinctement uſage des ajuſtemens employés par les blanches. Comment ne pas voir lorſque la même fleur n'embellit pas également, & la blonde langoureuſe, & la brune piquante, que de plus grands contraſtes veulent encore de plus grands ménagemens? et pourquoi

ne pas avoir sa coquetterie à soi ? Il faudrait encore qu'elles fussent persuadées que l'analogie des mouvemens n'est pas une véritable imitation, & qu'on a besoin d'étudier ces balancemens, ces *Petits-Pas* & ces tableaux que les graces ont inventés, & que les graces seules peuvent reproduire.

Au surplus, elles dansent pour elles, elles sont ravies de danser, & telle est leur aptitude naturelle, telle est la justesse de leur oreille, que le moindre soin d'un maître en ferait des écolières que beaucoup d'Européennes n'égaleraient peut-être pas. Elles commencent à le savoir, & l'on connait déjà les répétitions où l'on va chercher des leçons, pour tâcher de réunir aux jouissances du bal, celles de l'amour propre, ce patrimoine de l'espèce humaine,

ſans diſtinction de nuance. N'eſt-ce pas l'amour-propre, par exemple, qui leur inſpire l'idée d'arrêter que dans un de leurs bals on n'entrera qu'habillé en tafetas, dans un autre, qu'avec de la mouſſeline, & dans un autre encore, qu'avec du linon!

Parmi les eſclaves il en eſt, qui, comme les domeſtiques des villes, ſans ceſſe rapprochés des blancs, témoins de tous leurs amuſemens, & traités d'une manière privilégiée, à cauſe de mille circonſtances que la domeſticité même fait naître, ſe conſidèrent comme une claſſe intermédiaire entre les eſclaves & les affranchis, & qui adoptent dans beaucoup de choſes les mœurs de ces derniers. Leur danſe eſt donc la même que celle des blancs, avec les différences piquantes que la nature même

des perſonnages y introduit, & on leur permet de ſe réunir entr'eux. Il faudrait avoir vu ces bals pour en concevoir toute la ſingularité, & *Calot* ou *Teniers* auraient bien égayé leurs pinceaux, s'ils avaient pu avoir ces ſcènes groteſques à reproduire.

Le nègre, lorſqu'il s'eſt préſervé de la folle manie de ſinger, a une danſe qui lui eſt propre, & qui, apportée originairement d'Afrique, a un grand charme pour les hommes nés dans cette partie du monde. Les nègres créoles la chériſſent auſſi, parce que c'eſt celle qu'ils ont connue depuis la plus tendre enfance.

Les peuples Africains me ſervent encore ici de preuves de la paſſion qu'ont pour la danſe les habitans placés entre les tropiques, puiſqu'ils ſont tous ſenſibles à ce plaiſir

avec les proportions que j'ai annoncées comme dépendantes du genre de vie & de la nourriture. Les nègres de la Côte-d'Or, belliqueux, sanguinaires, accoutumés aux sacrifices humains, ne connaissent que des danses féroces comme eux; tandis que le Congo, le Sénégalois & d'autres Africains pâtres ou cultivateurs, aiment la danse comme un délassement, comme une source de voluptés. Amenés de toutes les parties d'Afrique dans nos Colonies, dont le climat est analogue au leur, les nègres y apportent & y conservent leur penchant pour la danse, penchant si puissant, que le nègre le plus fatigué par le travail, trouve toujours des forces pour danser & même pour aller à plusieurs lieues satisfaire ce désir.

Quand les nègres veulent danſer, ils prennent deux tambours, c'eſt-à-dire, deux eſpèces de tonneaux d'inégales longueurs, dont l'un des bouts reſte ouvert, tandis que l'autre reçoit une peau de mouton bien tendue. Ces tambours (dont le plus court ſe nomme *Bamboula*, parce qu'il eſt fait quelquefois d'un très-gros bambou qu'on a creuſé), raiſonnent ſous les coups de poignet & le mouvement des doigts du nègre qui ſe tient à califourchon ſur chaque tambour. On frappe lentement ſur le plus gros, & avec beaucoup de vélocité ſur l'autre. Ce ſon monotone & grave, eſt accompagné par le bruit d'une certaine quantité de petites callebaſſes où l'on a mis des cailloux & qui ſont percées dans leur longueur par un

long manche qui ſert à les agiter. Des *Banzas*, eſpèces de guitarres groſſières à quatre cordes, ſe mêlent au concert dont les mouvemens ſont réglés par le battement de mains des négreſſes qui forment un grand cercle. Elles compoſent toutes une ſorte de chœur qui répond à une ou deux chanteuſes principales, dont la voix éclatante répète ou improviſe une chanſon.

Un danſeur & une danſeuſe, ou des danſeurs pris en nombre égal dans chaque ſexe, s'élancent au milieu de l'eſpace & ſe mettent à danſer, en figurant toujours deux à deux. Cette danſe peu variée, conſiſte dans un pas fort ſimple où l'on tend ſucceſſivement chaque pied & où on le retire en frappant pluſieurs fois pré-

cipitamment de la pointe & du talon sur la terre, comme dans *l'anglaise*. Des évolutions faites sur soi-même ou autour de la danseuse qui tourne aussi & change de place avec le danseur; voilà tout ce qu'on apperçoit, si ce n'est encore le mouvement des bras que le danseur abaisse & relève en ayant les coudes assez près du corps & la main presque fermée; la femme tient les deux bouts d'un mouchoir qu'elle balance. On croirait difficilement, quand on n'a pas vu cette danse, combien elle est vive, animée, & combien la rigueur avec laquelle la mesure y est suivie, lui donne de grace. Les danseurs & les danseuses se remplacent sans cesse, & les nègres si enivrent d'un tel plaisir, qu'il faut toujours les contraindre à finir cette espèce de bals

nommés *Kalendas* (*), qui ont lieu en plein champ & dans un terrain uni, afin que le mouvement des pieds ne puiſſe y rencontrer aucun obſtacle.

Il ſerait difficile de méconnaître à ces traits une danſe ſimple, primitive, & appartenant à des peuples chez leſquels la civiliſation a encore preſque tout à faire. Cette diſpoſition circulaire, ces battemens de mains, ce chant à refrain, ces inſtrumens bruyans, tout dépoſe en faveur de l'ancienneté de cette danſe qui, comme je l'ai dit, appartient à l'Afrique, où ſes caractères exiſtent preſque par-tout, même chez les Hottentots.

A Saint-Domingue, & particulièrement

(*) En Celte GAL-VEN-DA; ce qui ſigniſie *Appele donc*; ſans doute à cauſe du bruit du tambour.

dans la partie Occidentale françaiſe, il y a depuis long-tems un genre de danſe appellé *Vaudoux*, qui exige deux ou quatre perſonnes, & qui eſt caractériſé par des mouvemens où il ſemble que le haut du corps, les épaules & la tête ſe meuvent par reſſorts. Cette danſe a auſſi lieu avec le tambour, les battemens de main & le chant à chœur. J'ignore d'où elle a pris ſon nom, mais ſon effet eſt tel ſur les nègres, qu'ils danſent quelquefois juſqu'à tomber en défaillance.

Ce n'eſt rien encore que le Vaudoux, ſi on le compare à *Don Pèdre* ou *Danſe à Don Pèdre*, autre danſe nègre, connue auſſi dans la partie de l'Oueſt de Saint-Domingue, depuis 1768. Don Pèdre eſt le nom que portait un nègre du quartier du Petit-

Petit-Goave, d'origine eſpagnole, & qui, par un caractère hardi & certaines pratiques ſuperſtitieuſes, avait acquis, parmi les nègres, un crédit aſſez grand pour être dénoncé à la juſtice comme un chef de projets alarmans.

La danſe qui porte ſon nom, conſiſte, comme le Vaudoux, dans l'agitation des épaules & de la tête; mais cette agitation eſt extrêmement violente, & pour l'accroître encore, les nègres boivent en s'y livrant, de l'eau-de-vie où ils imaginent de mettre de la poudre à canon qu'on a bien broyée. L'effet de cette boiſſon, hâté & augmenté par leurs mouvemens, a une ſi grande influence ſur tout leur être, qu'ils entrent dans une véritable fureur, dans des convulſions réelles; ils danſent

en faiſant d'horribles contorſions, juſqu'à ce qu'enfin tombant dans une ſorte d'épilepſie qui les renverſe, ils ſont dans un état qui ſemble les menacer de la mort.

Il a fallu interdire ſévèrement Don Pèdre, parce qu'il cauſait de grands déſordres & qu'il réveillait des idées contraires à la paix publique. Soit prévention, ſoit effet électrique, les ſpectateurs eux-mêmes partageaient cette ivreſſe, & au lieu de ceſſer leurs chants en voyant naître la frénéſie, ils redoublaient les éclats de leurs voix, précipitaient la meſure, & accéléraient la criſe en la partageant juſqu'à un certain degré. Quel être biſarre que l'homme ! dans quels excès il cherche le plaiſir !

Nos mœurs créoles ont adopté une autre

production exotique qui, venue également de l'Afrique, a eu une influence plus étendue que toutes les danses nègres dont j'ai parlé. C'est une danse connue, presque généralement dans les colonies de l'Amérique, sous le nom de *Chica*, qu'elle porte aux Isles-du-Vent & à Saint-Domingue.

Lorsqu'on veut danser le Chica, des instrumens quelconques jouent un air, absolument consacré à cette espèce de danse, & dans lequel la mesure est extrêmement marquée. L'art pour la danseuse, qui tient les extrémités d'un mouchoir où les deux côtés de son jupon, consiste principalement à agiter la partie inférieure des reins, en maintenant tout le reste du corps dans une sorte d'immobilité. Veut-on animer le Chica, un danseur s'ap-

proche de la danseuse, pendant qu'elle s'exerce, & s'élançant d'une manière précipitée, il tombe en mesure presque à la toucher, recule, s'élance de nouveau, & semble la conjurer de céder avec lui au charme qui les maîtrise. Enfin, lorsque le Chica paraît avec son caractère le plus expressif, il y a dans les gestes & dans les mouvemens des deux danseurs, un accord plus facile à concevoir qu'à décrire.

Il n'est rien de lascif qu'un pareil tableau ne puisse offrir, rien de volupteux qu'il ne peigne. C'est une espèce de lutte où toutes les ruses de l'amour, & tous ses moyens de triompher sont mis en action : crainte, espoir, dédain, tendresse, caprice, plaisir, refus, délire, fuite, ivresse, anéantissement, tout y a un langage, & les habi-

tans de Paphos auraient diviniſé l'inventeur de cette danſe.

Je ne tenterai pas d'exprimer quelle peut être l'impreſſion produite par la vue d'un Chica danſé avec toute la préciſion dont il eſt ſuſceptible. Il n'eſt point de regards qu'il n'anime, point de ſenſibilité qu'il n'emeuve, point d'imagination qu'il n'allume; il donnerait du ſentiment à la caducité. Mais je ſoutiens que cette idée, en quelque ſorte magique, n'a pu naître que dans un climat doux & propice au plaiſir, & qu'elle eſt un monument qui dépoſe de l'influence que la danſe peut acquérir.

Ce Chica était danſé, il n'y a pas longtems encore, par de jeunes beautés dont les graces naïves l'embelliſſaient & le ren-

daient peut-êre plus ſéduiſant. Elles le danſaient ſeules, il eſt vrai, ou avec une de leurs compagnes, qui prenait le rôle du danſeur, ſans oſer toutefois en imiter la vivacité. Mais nos mœurs ne ſont pas reſtées aſſez pures pour qu'une pareille épreuve puiſſe être tentée; le Chica n'eſt plus admis dans les bals des femmes blanches, ſi ce n'eſt lors de quelques réunions preſque fortuites, où le petit nombre & le choix des ſpectateurs raſſurent la danſeuſe.

C'eſt aux négreſſes de l'ile Hollandaiſe de Curaçao, qu'il faut accorder la palme pour la manière de danſer le Chica; il eſt même difficile de concevoir, juſqu'à quel degré elles ont ſu pouſſer l'art qu'on y cherche; il va ſi loin, que leur buſte ſemble

indépendant de ſa baſe, qu'elles agitent avec une mobilité qui laſſe même la vue.

Le Chica nous eſt venu des contrées Africaines où preſque tous les peuples le danſent & principalement les Congos. Les nègres l'ont tranſporté aux Antilles où il a été bientôt naturaliſé. Dans tout le Continent de l'Amérique eſpagnole, le Chica exerce un empire tellement univerſel, qu'au commencement de ce ſiècle on l'y danſait encore dans les cérémonies pieuſes, dans les proceſſions, & que les épouſes du ſeigneur ſe montraient au peuple à travers une grille pendant la nuit de Noël, exprimant entr'elles par les agitations voluptueuſes du Chica, la joie qu'elles reſſentaient de la naiſſance de l'Homme-Dieu qui venait racheter par ſa mort, toutes les illuſions du monde.

L'Amérique n'a pas été la ſeule qui ait reçu, à cet égard, l'influence de l'Afrique, puiſque les Maures ont rendu propre à l'Eſpagne la paſſion de la *Fandango*, qui n'eſt autre choſe que le Chica, ſeulement un peu moins développé, parce que le climat ou d'autres circonſtances lui auront été moins propices.

Ce ſerait peut-être l'objet d'une recherche aſſez curieuſe que celle du peuple à qui cette danſe expreſſive doit ſa première origine. On l'a bien attribuée aux nègres de la Côte de Guinée, mais un fait puiſſant s'oppoſera toujours à ce qu'on adopte cette explication, c'eſt la nudité de ces Africains. Et qui ne ſait pas que la nature perd, pour les hommes ſans vêtemens, la plus grande partie des charmes qu'elle a

attachés à ſes plaiſirs les plus doux. Où auraient-ils puiſés tous ces riens délicieux, toute cette gradation de déſirs, ſi bien marquée par le Chica? Qu'elle comparaiſon pourrait-on établir, par exemple, entre cette danſe & celle des Caraïbes nus, de l'île Saint-Vincent, qui ſe prennent ſous les bras, deux à deux, & qui en glouſſant quelques ſons monotones & lugubres, ſe plient & ſe relèvent alternativement, durant des heures entières, & croyent avoir danſé. Il y a peut-être de commun entre les Caraïbes & les inventeurs du Chica, l'amour de la danſe & l'effet du climat; mais quelle différence de mœurs il faut néceſſairement ſuppoſer!

Cette obſervation me rappele preſque involontairement les malheureux naturels

de Saint-Domingue, qui avaient des danses historiques, une espèce de pyrrhique, & des danses aussi voluptueuses que le Chica.

Ils étaient nus, je le sais, mais l'histoire nous a assez révélé de faits pour que nous devions penser que les Indiens des quatre grandes Antilles étaient venus du Continent. Sans doute ils avaient eu une communication quelconque avec des peuples assez civilisés pour savoir que les charmes qu'on soustrait à des regards trop curieux, sont quelquefois plus puissans. Cette pensée avait évidemment présidé à l'origine des danses qui leur étaient devenues propres; & si le reproche que des historiens ont fait à ces danses d'être trop lascives, était fondé, cet excès, n'en doutons pas, était, comme ceux du Chica,

l'effet de la nudité qui ne permet plus de sentir les nuances délicates qui séparent la volupté de l'obscénité.

Mais les Caraïbes qui étaient eux-mêmes des émigrans, établis dans les petites Antilles, n'avaient aucune idée de ces danses des Indiens, dont ils étaient les implacables ennemis. De quelque point qu'ils fussent partis pour arriver dans cet Archipel, on n'y connaissait surement pas de danses inspirées par le plaisir : leurs mœurs sanguinaires l'auraient épouvanté.

Et ne faudrait-il pas plutôt demander compte de cette ingénieuse découverte, à cette contrée, que les beaux arts & le goût le plus pur ont rendue immortelle ; à cette contrée où l'on dit que Socrate livré au plaisir de la danse, montra jusqu'où

pouvait aller le triomphe d'Aſpaſie. La Grèce était ſous un climat tempéré & ſituée de manière que ſes habitans, qui firent éclore tous les germes de volupté, pouvaient facilement propager leur doctrine ſéductrice, & en Aſie & en Afrique. Nous ſavons que les Perſes placés dans la première, ont des danſes vives & amoureuſes. En Égypte, au jour où l'himen fait briller ſon flambeau, des danſeuſes ne viennent-elles pas offrir à la nouvelle épouſe, dans d'aimables jeux, l'image encore voilée des myſtères que ce Dieu ordonne de célébrer, & n'invitent-elles pas la volupté à lui préparer des couronnes ? Il me ſemble que la paſſion de toute l'Aſie mineure, pour des danſes que l'amour ſemblait y avoir enſeignées, n'eſt pas ſans analogie avec le Chica,

Chica, & ſi Horace, le chantre des plaiſirs, a cru devoir ſe montrer ſévère pour la danſe *Ionième*, j'ai déjà dit qu'on pourrait auſſi cenſurer de la même manière l'eſpèce de frénéſie à laquelle le Chica conduit quelquefois.

Je ne puis me défendre du penchant qui me ramène toujours vers la Grèce, quand je remarque qu'une danſe qui peignait principalement l'hiſtoire de Théſée & d'Ariadne, y portait le nom de *Candiote*, & que l'on dit à Saint-Domingue d'un africain ou nègre créol, occupé de plaiſir, & chériſſant ſur-tout la danſe, qu'il eſt *Candiot*. Eſt-ce le haſard qui a fait tant de rapprochement; & ce haſard eſt-il donc ſi impérieux qu'il ne ſoit pas permis d'aller chercher l'origine du Chica chez un peuple

qui a rempli l'Univers entier du bruit de ſa gloire, de ſa célébrité dans tous les genres, ſur-tout de ſa délicateſſe exquiſe pour tout ce qui reſpirait la volupté ?

Qu'on conſidère encore une fois la danſe des Caraïbes de Saint-Vincent, & l'on ſera convaincu que le Chica ne peut avoir été inventé que par des hommes dont l'imagination brûlante ſuppléait ce que les yeux ne devaient pas appercevoir.

FIN.

2 f 069 9 p. 2 2°

ODE

A LA PHILANTROPIE.

Quelles clameurs, quels cris funebres,
Frappent nos esprits consternés !
Quels feux, au milieu des ténebres,
S'offrent à nos yeux étonnés !
Le bruit des flammes dévorantes,
Les accens de cent voix mourantes,
Tout est confondu dans les airs.
Le ciel, à nos vœux inflexible,
A-t-il marqué ce jour terrible
Pour le dernier de l'Univers ?

Mais quelle foule de rébelles
Court au carnage avec transport ;
L'Esclave, dans ses mains cruelles,
Porte l'incendie et la mort.
Arrête, instrument parricide ;
Un bras invisible et perfide

E796
M837da
~~48~~
7106